

écrivons la langue française, le nombre et l'espèce de mots anglais qui se glissent dans notre langage, indiquent l'espace de temps qui nous sépare du régime français, la facilité, la multiplicité, la nature de nos rapports avec les populations anglologues qui nous entourent, le degré de consentement ou de résistance que nous avons apporté à l'influence anglaise dans le domaine des choses intellectuelles, etc., etc. Je crois qu'il y a là le sujet d'une étude intéressante pour un esprit observateur.

Celui qui bornerait à la seule forme de notre langage ses observations sur notre société, serait sans doute un homme bien superficiel. Les idées, les principes, la moralité, le caractère, les tendances d'un peuple, le degré de culture de son intelligence, sa situation agricole, commerciale, industrielle, les lois qui le régissent, la forme de ses institutions politiques, voilà le vrai et vaste champ d'investigation du moraliste, de l'économiste, du philosophe. Cependant, comme l'a dit Joseph de Maistre, "jamais un philosophe digne de ce nom ne doit perdre de vue la langue, véritable baromètre dont les variations annoncent infailliblement *le bon et le mauvais temps*."

ERNEST GAGNON.

" LE LIS ET LE JARDINIER. "

(Imité de " l'Afflu. " par A. de Ségur.)

L'aube au front voilé
 De grâce timide,
 D'un manteau perlé,
 Fait de gaze humide,
 Cache à l'œil avide
 Sa frêle beauté.
 Comme l'aube blanche,
 Au parterre en fleurs
 Le lis qui se penche
 Est mouillé de pleurs ;
 Mais ces douces larmes,
 Pleines de fraîcheur
 Prêtent plus de charmes
 À la blanche fleur ;
 Et de son calice,
 Dans l'air matinal,
 Monte un pur délice,
 Eucens virginal,
 Parfum printanier.
 Chut ! dans le silence,
 Un homme s'avance :
 C'est le jardinier !
 Sa main vive et leste,
 D'un mouvement preste,